

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

TROIS CONTES PHILOSOPHIQUES

DIDEROT - SAINT-LAMBERT - VOLTAIRE



GF Flammarion

Extrait de la publication

Texte intégral

ÉTONNANTS • CLASSIQUES

TROIS CONTES PHILOSOPHIQUES

Présentation, chronologie, notes et dossier par

DOMINIQUE LANNI,

professeur de lettres

GF Flammarion

Extrait de la publication

Le siècle des Lumières
dans la même collection

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Paul et Virginie*

DIDEROT, *Le Neveu de Rameau*

Supplément au Voyage de Bougainville

GRAFFIGNY (Mme de), *Lettres d'une Péruvienne*

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*

PRÉVOST, *Manon Lescaut*

ROUSSEAU, *Les Confessions*

VOLTAIRE, *Candide*

L'Ingénu

Jeannot et Colin. Le monde comme il va

Micromégas

Zadig

2^e édition revue, 2007.

© Éditions Flammarion, 2007.

ISBN : 978-2-0812-0282-5

ISSN : 1269-8822

SOMMAIRE

■ Présentation..... 9

Le siècle des Lumières	9
Le conte au XVIII ^e siècle	11
Trois écrivains des Lumières	12
Genèse des trois contes	15
Une littérature de combats	18
À la croisée des genres	19
Visions de l'homme et du monde	21

■ Chronologie..... 25

Trois Contes philosophiques

VOLTAIRE, <i>Histoire des voyages de Scarmentado</i>	45
SAINT-LAMBERT, <i>Ziméo</i>	63
DIDEROT, <i>Madame de La Carlière</i>	93

■ Dossier.....	129
Le siècle des Lumières	131
Trois contes des Lumières	135
Poétique du conte au siècle des Lumières :	
quelques définitions du genre	145
Prolongements	154

PRÉSENTATION

Le siècle des Lumières

La période qu'on nomme « siècle des Lumières » coïncide avec le XVIII^e siècle : elle s'ouvre à la fin du règne de Louis XIV, recouvre la régence de Philippe d'Orléans, le règne de Louis XV, celui de Louis XVI et s'achève avec les derniers feux de la Révolution¹. Caractérisée par des dysfonctionnements dans les domaines politique et judiciaire, par de profondes inégalités sociales et par une montée de l'intolérance et du fanatisme religieux, elle se définit conjointement et paradoxalement par l'affirmation d'un esprit nouveau, source d'un développement sans précédent des sciences et des arts, et par une intense créativité littéraire ; sur le plan des idées, cet élan se traduit par l'élaboration de nouveaux modèles politiques et sociaux – qu'accompagne la critique de ceux qui sont en place –, et par le recours à la raison pour lutter contre toutes les formes d'obscurantisme. Cette pensée ne naît pas brutalement au XVIII^e siècle mais s'inscrit dans le prolongement des œuvres de Bayle et de Fontenelle qui, dès la fin du XVII^e siècle, font de l'esprit d'observation et de l'exercice du jugement les conditions du progrès. En attestent les *Pensées sur la comète* (1682) du premier et l'*Histoire des oracles* (1686) du second.

1. Voir chronologie, p. 26-41.

La réflexion critique à l'œuvre au XVIII^e siècle stigmatise les inégalités, très grandes, de la société de l'Ancien Régime, mais aussi toutes ses injustices – depuis les jugements arbitraires et l'utilisation des lois à des fins personnelles par ceux qui sont chargés de les faire appliquer jusqu'aux pratiques inhumaines, comme celle que Voltaire dénonce dans l'article « Torture » de son *Dictionnaire philosophique* (1746) ou l'esclavage que Montesquieu condamne dans *De l'esprit des lois* (1748) : plus généralement, toutes les formes de négation ou de privation de liberté. À travers ces dénonciations, c'est le pouvoir royal qui se trouve contesté. La remise en question du principe de monarchie absolue de droit divin, à laquelle se livre Diderot dans son article « Autorité politique », publié dans l'*Encyclopédie*¹ en 1751, va de pair avec la recherche d'un système politique idéal et la volonté d'instaurer un nouveau contrat entre les gouvernants et les gouvernés telle que l'exprime Rousseau dans son *Contrat social* (1762). Enfin, l'intolérance et le fanatisme religieux, dont sont victimes notamment les protestants, les juifs, mais aussi les comédiens, sont combattus avec force.

Les grands artisans de ce renouvellement de la pensée, des sciences et des arts sont les philosophes. Dans les cafés et les salons parisiens, dans les académies de province, ils se retrouvent pour partager leurs idées. Voyageant à travers l'Europe – effectuant ainsi le « Grand Tour » –, ils multiplient rencontres et échanges. Si leurs personnalités, leurs expériences et leurs contributions diffèrent, ils ont un certain nombre de points en commun, que souligne l'article « Philosophe »² paru dans l'*Encyclopédie*.

1. Sous-titrée « Dictionnaire raisonné des arts et des sciences », l'*Encyclopédie* est une vaste entreprise littéraire et scientifique menée sous la direction de Diderot et de d'Alembert durant près de vingt ans, destinée à rassembler les savoirs dans les différents domaines de la connaissance, à mettre en évidence les erreurs et les superstitions, et à militer ainsi en faveur d'une société fondée sur l'égalité des citoyens et la liberté de penser. Plusieurs fois interdite, son histoire a été chaotique.

2. Voir dossier, p. 132.

Soucieux de l'intérêt général, doué d'un esprit critique rationaliste s'opposant aux superstitions, aux dogmes et à l'obscurantisme, le philosophe lutte par ses écrits contre toutes les injustices, au risque d'être censuré, emprisonné ou contraint à l'exil. Partisan du progrès, ce n'est pas seulement un homme de lettres, c'est aussi un homme d'action qui désire ardemment contribuer à changer le monde. Ses principales armes pour diffuser ses idées demeurent cependant ses textes, engagés et polémiques, qui empruntent des formes variées, tels le discours, l'essai, l'article, le roman ou le conte.

Le conte au XVIII^e siècle

« Tout le monde conte à présent », lit-on dans la « Préface » des *Deux Amis* (1767) de Saint-Lambert. Si la théorie distingue aujourd'hui le conte des autres genres littéraires en lui attribuant des caractéristiques précises, il n'en est rien au XVIII^e siècle, où le mot a le même sens que « nouvelle », avec lequel il est indifféremment employé par les auteurs et par les critiques, et où il est généralement opposé à la fable et au roman¹. Bien qu'aisément esquissé à grands traits – c'est une forme narrative brève qui relate une histoire fictive et repose sur une action simple, présente peu de péripéties et comporte un nombre réduit de personnages évoluant dans un cadre spatio-temporel resserré –, le conte est un genre aux contours flous, qui offre une grande diversité de sujets, de formes et de tons et qui se confond avec d'autres types de récits brefs. Les mentions génériques et les sous-titres de nombreuses fictions qu'on associe à l'esthétique du conte témoignent de cette confusion : « conte », « nouvelle », « histoire arabe », « anecdote

1. Voir dossier, p. 145, l'article de Gabriel Girard, « Conte, fable, roman » (*La Justesse de la langue française*, 1718).

huronne »... Diderot s'en amuse lorsqu'il intitule un de ses contes *Ceci n'est pas un conte*.

Qu'il fasse la part belle aux elfes et aux fées ou à un Orient de fantaisie, qu'il soit de nature grivoise et s'inscrive dans la tradition des fabliaux, ou qu'il soit réaliste et composé dans la veine du récit historique, le conte connaît assurément son âge d'or au XVIII^e siècle. Grâce à son format, il trouve aisément sa place dans les nombreux périodiques galants et mondains dont le siècle est friand. Bien avant le XIX^e siècle, il est donc intimement lié à la pratique journalistique.

À la différence des siècles qui l'ont précédé et suivi, appliqués à codifier les genres, le XVIII^e siècle a paru moins soucieux de resserrer la définition du conte autour de quelques principes que de chercher à tirer pleinement parti de ses potentialités pour mieux agir sur les esprits. Choissant pour cadre spatial des lieux réels disséminés aux quatre coins du globe – comme dans *l'Histoire des voyages de Scarmentado, Ziméo, Candide...* –, des lieux mythiques ou légendaires, ou des lieux totalement fictifs, pour cadre temporel des époques mythiques ou le siècle dans lequel ils vivent, pour sujets des événements historiques ou une anecdote qui leur a été rapportée – comme dans *Ceci n'est pas un conte, Madame de La Carlière...* –, les auteurs des contes, aussi différents que Voltaire, Saint-Lambert et Diderot, y exposent leur perception du monde et de l'existence et dénoncent les travers de la société et du pouvoir.

Trois écrivains des Lumières

Au moment où ils composent respectivement *l'Histoire des voyages de Scarmentado, Ziméo* et *Madame de La Carlière*, quelles sont les situations de Voltaire, Saint-Lambert et Diderot sur la scène littéraire ?

En 1756, quand paraît l'*Histoire des voyages de Scarmentado*, Voltaire est admiré dans l'Europe entière. Si, dans sa jeunesse, il s'est attiré les foudres du Régent et a été contraint de s'exiler, il est rentré en grâce auprès de Louis XV – qui en a fait son historiographe –, est devenu un intime de Frédéric II de Prusse, et le correspondant de tous les grands d'Europe. Il est reconnu pour ses talents de poète – avec son poème épique *La Henriade* –, de philosophe – avec ses *Lettres anglaises* et ses *Lettres philosophiques* –, de dramaturge, avec ses tragédies – *Œdipe*, *Zaïre*, *Mahomet*, *Mérope* –, d'historien – avec son *Histoire de Charles XII* – et de conteur – avec *Memnon*, *Babouc ou le monde comme il va*, *Micromégas*. Lorsqu'il entreprend la rédaction de l'*Histoire des Voyages de Scarmentado*, il travaille dans le même temps à un ouvrage historique, l'*Essai sur les mœurs*.

C'est en 1769 que Saint-Lambert fait paraître *Ziméo*, dans un recueil dont la pièce maîtresse est un long poème, *Les Saisons*. À peine ce dernier est-il lu dans les salons que la critique est dithyrambique et que certains le comptent parmi les plus grandes œuvres du siècle. Pourtant, il ne s'agit pas de l'œuvre d'un poète confirmé et rien ne destinait son auteur à connaître une telle fortune. D'origine modeste, engagé très jeune dans les gardes lorraines du roi de Pologne Stanislas Leszczyński établi avec sa cour à Lunéville, Saint-Lambert a participé à plusieurs campagnes victorieuses. Ses relations, notamment avec Mme de Graffigny, lui ont permis de rencontrer Voltaire en 1735. La mort de sa maîtresse Émilie du Châtelet, en donnant naissance à leur fille, a précipité son départ pour Paris où Mme de Graffigny lui a ouvert les portes des salons. C'est dans celui de Mme Geoffrin qu'il a fait la connaissance de Marmontel, Helvétius, d'Alembert et Diderot, avant de collaborer à l'*Encyclopédie* en 1756. Terrassé par une attaque de paralysie, il a été contraint de quitter l'armée en 1757. Il s'est alors consacré à la poésie. S'il s'est fait une place dans le petit monde des lettres, sa notoriété, en 1769, n'est pas comparable à celle de ses aînés Voltaire et Diderot.

En 1768, lorsqu'il commence à rédiger ses contes, Diderot semble vouloir s'accorder un moment de répit. En 1746, ses *Pensées philosophiques* ont provoqué la colère des dévots et des bien-pensants et ont été condamnées au feu par le parlement de Paris ; trois ans plus tard, sa *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient* l'a conduit pour quelques mois au donjon de Vincennes. En 1752, à la suite de la parution de son deuxième volume, l'*Encyclopédie* a été interdite par le Conseil d'État, qui a jugé l'ouvrage dangereux pour les mœurs, la religion et le gouvernement. La sanction levée, Diderot s'est occupé de la publication de cinq autres tomes du « Grand Dictionnaire » de 1753 à 1757. Puis il a composé des drames et des ouvrages de théorie et d'esthétique théâtrales – *Le Fils naturel*, les *Entretiens sur Le Fils naturel*, *Le Père de famille*, le *Discours sur la poésie dramatique* –, a écrit et entrepris la rédaction de récits pleins de verve, comme *Le Neveu de Rameau* ou *Jacques le Fataliste et son maître*, avant de faire imprimer secrètement les dix derniers volumes de l'*Encyclopédie* en 1766. Au tournant des années 1770, l'écrivain semble rechercher plus de légèreté. Mêlant allègrement les genres, passant de l'un à l'autre selon son humeur, il compose plusieurs récits brefs, qu'il ne fait pas systématiquement paraître – il les conserve dans ses tiroirs, les lit dans des cercles littéraires, les fait circuler parmi ses proches sous forme de copies manuscrites ou les confie à Grimm pour qu'il les insère dans sa *Correspondance littéraire*¹ : deux dialogues, l'*Entretien d'un père avec ses enfants* et l'*Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ****, et plusieurs contes parmi lesquels figurent notamment *Mystification*, *Les Deux Amis de Bourbonne*, *Ceci n'est pas un conte* et *Madame de La Carlière*.

1. La *Correspondance littéraire* est un bulletin bimensuel manuscrit dirigé, de 1753 à 1773, par Melchior Grimm, écrivain et critique allemand, puis par Jacques-Henri Meister, de 1773 à 1789, et réservé aux têtes couronnées d'Europe – Léopold de Toscane, Catherine II, Stanislas-Auguste Poniatowski...

Genèse des trois contes

La genèse du conte *Histoire des voyages de Scarmentado*, écrite par lui-même, vraisemblablement composé au cours de l'hiver 1753-1754, est intimement liée aux déboires essuyés par son auteur lors de son séjour en Prusse. En effet, pour surmonter le tragique décès, en 1749, d'Émilie du Châtelet, qui avait été sa maîtresse, Voltaire se rend auprès de Frédéric II en espérant se voir confier un « emploi », une « charge », un rôle de conseiller ou de grand dignitaire de la cour, le jeune monarque lui ayant toujours témoigné des marques d'amitié et de considération dans leur correspondance avant son accession au pouvoir. Cependant, quelques mois suffisent à Voltaire pour comprendre que Frédéric II n'a pas l'intention de répondre favorablement à ses attentes. Dépit, il décide de quitter la Prusse. Mais tandis qu'il regagne la France, il est arrêté à Francfort par la police, soupçonné d'avoir emporté avec lui des manuscrits de Frédéric II. Traité comme un voleur, le philosophe est profondément humilié et, voyant sa liberté attaquée, conçoit une violente aversion pour son ancien « ami », qu'il perçoit désormais comme un despote. Dans le même temps, la publication en France, sans son autorisation, de son *Abrégé de l'histoire universelle*, première version de son monumental *Essai sur les mœurs*, qui provoque la colère de l'Église, compromet son retour et ruine par la même occasion ses espoirs de revenir à la cour. Voltaire se fixe alors en Alsace, en attendant des jours meilleurs. Entre l'homme de ces années noires, qui accumule les désillusions, et le personnage de Scarmentado, qui enchaîne les déconvenues, les ressemblances sont nombreuses. Évoquant cet épisode, Collini, l'un des secrétaires de Voltaire, note dans un volume de souvenirs, *Mon séjour auprès de Voltaire* (1807) : « Encore froissé des injustices qu'il venait d'éprouver, [Voltaire] composa les *Voyages de Scarmentado*, conte ingénieux, qui renferme des allusions visible-

ment applicables aux événements dans lesquels il avait figuré. » Plus que les précédents contes de l'auteur, celui-ci porte donc la marque de son expérience personnelle. Bien qu'achevé en 1754, il ne paraît que deux ans plus tard, Voltaire ayant enfin consenti à publier ce qu'il nomme son « fatras », ses « brimborions », ses « rogatons », dans un volume intitulé *Mélanges*.

L'œuvre de Saint-Lambert est représentative d'un siècle dont les auteurs conjuguent fréquemment la poésie, le roman et la philosophie¹. C'est probablement dans les années 1767-1768, en même temps qu'il achève la rédaction des *Saisons*, que Saint-Lambert commence à composer *Ziméo*. Entre les deux textes – le poème bucolique et le conte –, les points communs sont nombreux ; on y trouve la même célébration du bonheur amoureux, le même culte de la loi de la nature, la même quête d'une naïveté originelle perdue. Le conte *Ziméo* réfère par ailleurs à une multiplicité de sources, parmi lesquelles *Oroonoko, or the Royal Slave* (*Oronoko, ou le Prince nègre*), un roman de l'Anglaise Aphra Behn paru en 1688, « traduit »² par La Place et publié pour la première fois en français en 1745 et réédité en 1768 – soit un an avant la publication de *Ziméo* par Saint-Lambert. Dans *Ziméo* comme dans *Oronoko*, le récit est assuré à la première personne – dans l'un par un narrateur anglais et dans l'autre par une narratrice. L'intrigue a pour cadre une plantation située dans une colonie du Nouveau Monde, chez des planteurs vouant une profonde estime au héros noir de l'histoire. Les deux textes s'ouvrent *in medias res*. La description de l'univers colonial est suivie de l'évocation de la vie heureuse du héros en Afrique, puis du récit de la capture et de la traite du personnage. L'épisode de la révolte des esclaves est

1. Pour retracer la genèse du conte de Saint-Lambert, nous suivons le précieux travail de recherches effectué par Youmna Charara dans *Fictions coloniales du XVIII^e siècle*, L'Harmattan, 2005, p. 27-46.

2. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, les textes sont moins traduits qu'adaptés au goût du public auquel ils sont destinés.

repris par Saint-Lambert, qui l'amplifie, pour l'inscrire au centre de son conte alors qu'il constitue la dernière partie d'*Oronoko*. Saint-Lambert n'a pas seulement repris le cadre et l'intrigue de ce roman, il en a également transposé les personnages, faisant de Ziméo un double d'*Oronoko*. À cette source romanesque, il faut ajouter les nombreuses relations de voyage que Saint-Lambert a lues pour composer *Ziméo*, plus particulièrement l'*Histoire générale des voyages* (1747) de Prévost, la *Description de l'Afrique* (1686) d'Olfert Dapper, le *Voyage de Guinée* (1705) de Willem Bosman, le *Nouveau Voyage de Guinée* de William Smith (1751) et l'*Histoire de la Jamaïque* de Charles Leslie (1751), qui consacre de longs développements aux révoltes d'esclaves, dénonçant la tyrannie pratiquée dans les plantations et érigeant en héros les Noirs qui se sont rebellés. Enfin, Saint-Lambert puise aussi dans plusieurs classiques : le *Traité sur le gouvernement civil* (1690) de Locke, *De l'esprit des lois* (1748) de Montesquieu, *De l'esprit* (1758) d'Helvétius, ou encore les *Recherches philosophiques sur les Américains* (1771) de Cornélius de Pauw...

La genèse de *Madame de La Carlière*, quant à elle, n'est pas dissociable de la série des contes qu'écrit Diderot entre 1768 et 1772, qui s'ouvre avec *Les Deux Amis de Bourbonne* et se clôt avec le *Supplément au Voyage de Bougainville*, commencé durant l'été 1772, remanié en 1773 et repris en 1780. Plus précisément, on ne saurait séparer la rédaction de *Madame de La Carlière* de celle de *Ceci n'est pas un conte*. Les deux textes paraissent chacun en deux parties dans la *Correspondance littéraire*, le premier en avril et le second en mai 1773. La continuité entre les deux œuvres est soulignée dans les sous-titres donnés aux deux parties qui composent *Madame de La Carlière, conte* : « Second conte » et « Suite du second conte ». Par ailleurs, introduisant *Ceci n'est pas un conte*, Grimm écrit : « Le conte que l'on va lire est de M. Diderot, il sera suivi de plusieurs autres du même auteur. On ne verra qu'à la fin du dernier la morale et le but secret que l'auteur s'est proposés. » La

première version du *Supplément au Voyage de Bougainville*, dernier conte de la « série » composée par l'auteur, suit de près la parution de *Madame de La Carlière*, puisqu'elle est publiée dans les livraisons de septembre et octobre 1773 et dans celles de mars et avril 1774. Cependant, contrairement à ce qu'a annoncé Grimm dans son avertissement, la morale et le but poursuivis par Diderot dans son triptyque sont loin d'être évidents. Il faut attendre les remaniements apportés au *Supplément* pour qu'ils le deviennent¹.

Une littérature de combats

En philosophes des Lumières, Voltaire, Saint-Lambert et Diderot se servent de leur plume comme d'une arme pour combattre les travers de leur siècle, incitant le lecteur à s'interroger sur la société et à réagir. À ce titre, Diderot, dans son texte, met en scène le lecteur lui-même en inscrivant l'histoire de Mme de La Carlière au sein d'un dialogue où celui qui raconte est sans cesse interrompu par son interlocuteur, « personnage qui [fait] à peu près le rôle du lecteur² ».

Les récits qui composent ce recueil ont en commun de pointer les grandes tares de leur siècle. Ils livrent ainsi une critique féroce du pouvoir politique aux mains du despote (Voltaire), condamnent le fanatisme religieux (Voltaire), la nature vénale des charges, qui ne récompensent pas le mérite ni la compétence mais sont attribuées à ceux que la fortune a favorisés (Voltaire), dénoncent le fonctionnement d'une justice arbitraire (Voltaire, Diderot), les atteintes à la liberté et au droit naturel que constitue l'esclavage (Voltaire, Saint-Lambert). Tous invitent le lecteur au relativisme et l'incitent à exercer sa raison. C'est seulement de cette façon

1. Voir dossier, p. 156.

2. Diderot, dans *Ceci n'est pas un conte* ; voir dossier, p. 151.

qu'il se protégera des « inconséquences [des] jugements publics », avertit Diderot¹.

Si les critiques des trois auteurs sont aussi efficaces sur le plan rhétorique, c'est parce que la forme du conte permet de concentrer les effets, de développer un raisonnement en privilégiant quelques arguments appuyés d'exemples éloquents, de stigmatiser les vices par le recours à l'ironie. Mais c'est aussi l'originalité de la construction des textes qui en fait de plaisants récits et participe de leur force de conviction et de persuasion. Tous s'inscrivent à la croisée de plusieurs genres.

À la croisée des genres

L'*Histoire des voyages de Scarmentado* procède à la fois du roman d'apprentissage et de la nouvelle historique. Ce conte est d'abord un roman d'initiation en abrégé. Scarmentado est envoyé à quinze ans étudier à Rome, première étape d'un long périple qui le conduit en France, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Turquie, en Perse, en Chine et en Inde. Il ne rentre chez lui qu'au terme de ce parcours et après avoir été fait esclave par des corsaires nègres au large des côtes africaines. Mais ce récit rappelle aussi la nouvelle historique tant les références à l'Histoire sont nombreuses, particulièrement celles se rapportant au début du XVII^e siècle, « le temps des usurpateurs presque d'un bout du monde à l'autre », écrit Voltaire dans son *Essai sur les mœurs*. C'est en effet en 1615 que Scarmentado entreprend ses voyages. Mais Voltaire ne s'oblige pas à respecter une chronologie rigoureuse, faisant coïncider des événements historiques avec les aventures de son héros quand, dans la réalité, ils sont antérieurs ou posté-

1. Voir note p. 93.

rieurs. Cette convocation de l'Histoire lui permet de concentrer, dans un espace limité, un grand nombre d'exemples des dysfonctionnements de la société qui persistent dans son siècle et qu'il entend combattre.

Ziméo emprunte à la fois à la relation de voyage, au roman sensible, au roman d'éducation et à l'apologue¹. « L'étude qui détruit le plus les préjugés, écrit Saint-Lambert dans *Les Saisons*, c'est l'étude des nations ; la lecture des voyageurs et les voyages nous ont plus éclairés dans un siècle, que toutes les universités et la lecture des Anciens avaient fait jusqu'alors. » Aussi n'est-il pas surprenant que l'auteur puise une importante partie de ses sources dans les relations de voyageurs et qu'il croise habilement récit biographique, histoire politique et étude à caractère anthropologique. « J'ai voyagé et je sais l'histoire », martèle le narrateur au tout début de ses « Réflexions sur les Nègres ». Mais *Ziméo* réunit aussi tous les lieux communs du roman sensible : l'idylle de Ziméo et Ellaroé dans le village africain au cadre champêtre, le rapt, les adversités, le bonheur des retrouvailles, la retraite à l'écart de la société..., nombre de scènes accompagnées des larmes, cris et étranglements de voix constitutifs du genre. Enfants de la nature, Ziméo et Ellaroé sont victimes du mercantilisme de vils négociants portugais mais l'amour triomphe de tous les obstacles. Par ailleurs, le récit rétrospectif auquel se livre Ziméo permet d'inscrire le conte dans la tradition du roman d'éducation et de l'envisager comme une réécriture partielle des *Aventures de Télémaque*² de Fénelon (1699) offrant, dans le rôle de Télémaque, Ziméo, dans celui de Mentor, Matomba, et présentant comme espace utopique le village d'Onébo au Bénin, « terre de simplicité

1. Cette étude de *Ziméo* s'appuie sur l'analyse de Youmna Charara, *op. cit.*

2. *Les Aventures de Télémaque* : roman qui raconte le voyage entrepris par Télémaque pour retrouver son père Ulysse, prétexte d'un enseignement moral et politique délivré par Mentor, qui accompagne le jeune homme. Devenu un homme éclairé, Télémaque retourne à Ithaque.

et d'harmonie ». L'histoire de Ziméo peut enfin être lue comme un apologue, un texte court qui illustre une thèse, prolongée et radicalisée dans les « Réflexions sur les Nègres ».

Quant à *Madame de La Carlière*, son cadre l'assimile à la promenade littéraire, dans la veine des *Rêveries du promeneur solitaire* de Rousseau (1776-1778), ensemble de réflexions faites en marchant qui mènent à la connaissance d'une vérité, mais aussi à la conversation, qui reproduit des échanges de salon, et au dialogue philosophique dans la tradition des dialogues platoniciens, qui met aux prises deux personnages désireux d'accéder à une vérité.

Visions de l'homme et du monde

Quelles visions de l'homme et du monde ressortent de la lecture de ces trois contes ? La structure répétitive et la tonalité de *l'Histoire des voyages de Scarmentado* traduisent le profond pessimisme de l'auteur. Aucun endroit du globe ne semble épargné par la tyrannie : présente dans la « ténébreuse » Afrique, elle sévit aussi dans la « sage » Asie et en Europe. À ce titre, Jacques Van den Heuvel indique qu'« un tel dégoût dans l'ironie chez un tempérament impulsif comme celui de Voltaire trahit une certaine chute de vitalité, et comme une abdication devant l'absurde ¹ ». Considérant *l'Histoire des voyages de Scarmentado* comme un conte voltairien « réduit à sa plus simple expression », centré autour d'un héros qui n'en n'est pas un – à l'inverse de Babouc, Memnon ou Zadig ses aînés –, dont chaque étape revêt la forme

1. Jacques Van den Heuvel dans son édition des *Romans et contes* de Voltaire (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, p. 810).

d'un « procès-verbal » et dont le dénouement est « dérisoire », il conclut : « l'œuvre saisit par sa pauvreté même, et sa portée philosophique s'accroît singulièrement de l'économie des moyens littéraires qui y sont mis en œuvre. Elle symbolise le dénuement total de l'homme en face de son destin ». Sylvain Menant, moins radical, note que : « Tout comme Voltaire, le lecteur sait bien (ou croit savoir) que la réalité dans son ensemble n'est pas aussi totalement noire : l'accumulation exagérée des misères devient comique. Mais les faits étant réels (ou du moins fondés sur des réalités historiques), ce comique est ambigu. Le conte, ainsi, oscille subtilement entre le mouvement d'humeur et le constat philosophique, entre le tragique et le burlesque ¹. »

Ziméo offre sans conteste une vision plus nuancée de l'humanité dans les deux parties qui le constituent : la fiction suivie des « Réflexions ». Le conte de Saint-Lambert consiste d'abord en la réécriture idéalisée d'une révolte d'esclaves et paraît dénoncer la cruauté de la traite des Noirs, stigmatisant à la fois les circonstances dans lesquelles les Noirs sont faits prisonniers et leurs conditions de vie dans les plantations du Nouveau Monde. Mais, dans le même temps, le bon maître Wilmouth, que les esclaves sont prêts à sauver en donnant leur vie, offre l'exemple d'un esclavage paternaliste et constitue un écho de la position conservatrice qui exclut l'abolition jugée contre-productive. Le conte s'achève sur l'évocation de la signature d'un traité de paix entre colons et esclaves marrons et sur l'absolution des insurgés. Les réflexions qui succèdent à l'histoire offrent une perspective différente qui fait de l'abolition la condition nécessaire au progrès de l'humanité ².

1. Sylvain Menant, dans *Contes en vers et en prose*, « Classiques Garnier », 1992, p. 202-203.

2. Nous suivons ici l'analyse de Youmna Charara ; pour une étude plus détaillée, voir *Fictions coloniales du XVIII^e siècle*, *op. cit.*, p. 36-38.

entre les affranchis et les Portugais, et il n'y a de divisions qu'entre les naturels du pays et les deux autres races, celles-ci restent unies et combattent ensemble contre les Brésiliens.

Je persiste donc à penser d'après mes faibles connaissances sur la nature de l'homme que les mulâtres et les affranchis n'étant plus chargés de marques de mépris, étant mieux traités par le gouvernement et par les Blancs, auront des mœurs et seront de bons et d'utiles citoyens.

Saint-Lambert, « Réflexions sur les moyens de rendre meilleur l'état des Nègres ou des affranchis de nos colonies », in Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 1995, p. 181-183.

Que préconise Saint-Lambert dans ces « Réflexions sur les moyens de rendre meilleur l'état des Nègres ou des affranchis de nos colonies » ? En quoi sa position est-elle proche de celle qu'il adopte dans ses « Réflexions sur les Nègres » à la fin de *Ziméo* ? En quoi s'en distingue-t-elle ?

Création maquette intérieure :
Sarbacane Design.
Composition : In Folio.
Dépôt légal : avril 2007,
numéro d'édition : L.01EHRN000126N001